

LES PROPOS DE TANTE ROSALIE

Poulet sauce verte. — Croquettes pour utiliser les restes. — Pâte à macarons. — Eau de toilette. — Manière de nettoyer les vieilles broderies.

Connaissez-vous le poulet à la hochamel verte, c'est exquis et fort joli comme plat.

Vous prenez un poulet bien en chair, vous le videz et vous le dressez le plus avantageusement possible. Vous le faites revenir au beurre dans une casserole assez profonde sans le colorer, puis vous le mouillez avec un quart de litre de bouillon blanc; assaisonnez et couvrez hermétiquement, laissez pocher pendant 30 à 35 minutes, puis servez-vous de la cuisson pour faire une sauce blanche assez crémeuse que vous laissez cuire une vingtaine de minutes. Liez avec deux jaunes d'œufs et ajoutez une petite quantité de purée de cresson, de manière à obtenir une sauce d'un vert tendre que l'on tient d'un goût assez relevé. Découpez le poulet, dressez sur un plat rond et nappez-le de sauce sur laquelle vous semez quelques peluches de cresson cru.

C'est un plat original, peu connu et délicieux.

Les croquettes sont merveilleuses pour aider les maitresses de maison à utiliser les tous petits restes, ceux qui ne pourraient pas être réparés sur la table comme plat. Grâce aux croquettes on en fait d'excellents hors-d'œuvre chauds. Pour cela vous coupez en petits cubes de trois centimètres environ, ce qui vous reste de viande veau, poulet, bœuf, cervelle, poisson et légumes, tels que choux-fleurs, salisifs, carottes. Vous les roulez séparément dans une pâte à frire épaisse faite avec de la farine, un jaune d'œuf, un peu d'eau et le blanc battu en neige ferme.

Faites frire à brûler bien chaude, et servez le tout mélangé en pyramide sur une serviette blanche, on entoure de persil frit et de tranches de citron.

Comment fait-on les macarons, m'écrivit une jeune nièce qui m'écrit qu'elle adore cette friandise?

Très simplement ma chère petite avec des amandes, du sucre et des blancs d'œufs, mais il existe aussi des macarons fins auxquels on incorpore des pâtes de fruits, telle la suivante:

Pilez dans un mortier, 500 grammes d'amandes douces fraîchement émondées et que vous mouillez avec des blancs d'œufs et les plantain, pour en former une pâte assez épaisse, à laquelle vous incorporez 50 grammes de purée d'abricots sans sucre, puis 550 grammes de sucre en poudre. Après avoir couché ces macarons sur plaque beurrée et farinée, on les fait cuire à four chaud.

Ils se conservent quelque temps en boîtes de fer bien closes.

Voici pour mon groupe de croquettes un vinaigre de toilette qui est parfait comme parfum, et qui est excellent pour la peau qu'il tonifie.

Mettez dans une bouteille: Eau distillée ..... 125 gr. Alcool à 90° ..... 100 gr. Essence de Portugal ..... 2 gr. Essence de benjoin ..... 5 gr. Alcoolat de mélisse ..... 15 gr. Essence de violette ..... 5 gr.

Laissez reposer deux jours, puis filtrez au papier filtre. Après le filtrage vous ajoutez: Acide acétique ..... 3 gr. Vinaigre distillé ..... 40 gr.

Une grande cuillerée par cuvette d'eau fait merveille pour l'entretien de la peau.

Une de mes nièces me confie l'embarras où elle se trouve pour nettoyer une très belle broderie, mais si vieille qu'elle craint de l'abîmer en la lavant.

Bonne tante, vite à mon secours, m'écrivit-elle? Voici un procédé que j'ai vu employer par une dentellière pour les vieux tulle précieux et les broderies rares, il donnait parait-il d'excellents résultats:

Faites une eau très savonneuse dans un récipient de faïence ou de porcelaine, plongez-y les dentelles et exposez au soleil pendant une heure; au bout d'une heure, jetez l'eau et recommencez autant de fois qu'il sera nécessaire. Quand on voit les dentelles propres, on met de l'eau claire dans son récipient et on y remet les dentelles pour les rincer. Il ne faut pas les toucher, simplement les mettre dans l'eau et recommencez toutes les heures jusqu'à ce que l'eau soit claire et pure. La dentelle est

ne peut-être endommagée, puisqu'on ne l'a pas touchée. TANTE ROSALIE.

La Mode du 13 Juillet 1789

La Bastille n'avait plus qu'un jour à vivre, mais l'aspect de Paris ne semblait guère modifié. Longchamp paraissait plus brillant que de coutume en ce 13 juillet 1789.

Par un de ces étranges systèmes de compensation dont la mode a le secret tandis qu'un monument allait disparaître, une nouveauté: le wisket, attirait l'attention du public nombreux en la promenade réputée. Cette voiture fort dangereuse, attelée de deux fringants coursiers, va-cillaient sur ses quatre roues inégales, et ses ressorts, terriblement élevés, lui donnaient l'aspect d'une énorme araignée indécise.

C'était plaisir de voir passer à toute allure ces légers véhicules où d'en regarder descendre les beautés en vogue, vêtues par la meilleure faïseuse.

Badinant avec son éventail de papier vert, une adorable créature s'avancait doucement. On contait sur elle d'étranges histoires et les yeux détaillaient les moindres accessoires de sa robe de taffetas lilas pâle garnie en gaze bouillonnée.

Particulièrement séduisante, une guirlande de roses artificielles soulignait la tête rabattue de son jupon de gaze blanche. Au corsage, contre la pièce d'estomac de taffetas blanc, tranchant sur le fichu de mousseline brodée, un gros bouquet artificiel montait se reposer au milieu de la poitrine.

Le chapeau de taffetas violet, était une philosophie! Garni de deux larges biais de gaze, mis fort de travers, avec une échelle de ruban coquelicot dressée vicieusement, les deux bouts encadraient un panache de roses jaunes poussé dans la fraise à gros plis posée sur le bord. Ces fleurs folâtraient au gré des zéphirs, comme dans un jardin! Des boucles retenues par un ruban nakara entouraient le visage. Par derrière, les cheveux se relevaient en natte pour dégager le col.

Curieuse mode que celle des nattes retroussées, suivie aveuglément par les deux sexes! Un journal de l'époque ajoute, à ce propos: "Est-ce aux femmes, est-ce aux jeunes gens qu'est due cette invention? A qui sied-elle le mieux et qui a plus le droit de la porter?" Personne ne répondit à sa question.

Aujourd'hui, les coiffures couvrent les oreilles, les boucles s'accrochent sur la joue, et les wiskets sont remplacés par les tréteaux où l'on dansera pendant deux jours pour la fête nationale.

LA BALLE

Le 21 mars 1801, à six heures du matin, pendant que la division Reynier était aux prises avec l'armée anglaise, sur les bords du lac Madyeh, le capitaine Labarrat, de la 61me demi-brigade, reçut une balle au bras gauche, entre l'épaule et le coude. C'était la première blessure de ce brave soldat, depuis dix ans qu'il portait les armes. Il en fut navré comme d'un sacrilège. — Qui m'a fait ça, que je l'avale! s'écriait-il d'une voix de tonnerre, en contraindant un groupe de grenadiers-guards qui seraient de près la première compagnie, capitaine Lanchusele.

Les anglais avaient autre chose à faire que de répondre. Leur général, sir Ralph Abercromby, venait d'être blessé à mort par les dragons de Roize. Quelques hommes s'empressèrent de le relever, pendant que leurs camarades faisaient front devant les Français. Labarrat voulu tirer dans le tas, comme sur les canards d'un étang. La douleur lui refusa cette vengeance. Impossible d'épauler, de jouer de la clarinette? Il se contenta donc d'apostropher les habits rouges dans le style de débardeurs du port d'Antibes, honorable corporation à laquelle il appartenait avant son enrôlement volontaire.

— Tas de propre à rien! Vous me payerez cher votre rosserie, canailles! Je vous rendrai le pruneau; la peau vous en cuira plus qu'à moi!

A ce moment, le beau Doranne, colonel de la 61me passait à cheval, bichonné, pommadé, frisé comme à l'ordinaire, le pistolet à la main, mais l'air content, car nos affaires se gâtaient sur la droite. Il ne put s'empêcher de rire en voyant un d'aporal invectiver l'ennemi sous la mitraille, le reconnut, l'apostropha: — Eh bien? qu'y a-t-il, Labarrat? Tu es blessé?

— Une simple drague de douze

LA MODE

AU CASINO

Plusieurs d'entre vous sont déjà aux eaux, occupées à rétablir, par une cure sanitaire, une santé rendue chancelante grâce à la vie fatigante de Paris, l'hiver! Vous devez donc vous préoccuper pour les eaux, la montagne ou la plage, des toilettes qu'il convient d'emporter. On s'habille beaucoup dans les hôtels et les casinos et vous ne sauriez être trop élégantes.

Voici une robe du soir qui vous rendra délicieusement. C'est un fourreau de liberty bleu de roi sur lequel joue une tunique de perles irisées. Le corsage très à nu s'orne de colliers de grosses perles grises, et une ceinture de ruban de satin gris soutient la taille. Cette robe sans manches, est le dernier cri du chic.



SOUS LA VAGUE

Et puisque nous parlons vêtements, pensons un peu aux bains de mer bienfaits que nous prendrons à Deauville et à Dinard.

Ceux-ci seront d'ailleurs un prétexte de plus à l'élégance, car l'heure du bain est une des plus mondaines qui soient sur les plages à la mode. Il importe, il est vrai, d'appareiller soigneusement son costume, pour sortir de l'onde devant toutes les lunettes impertinamment braquées. Les costumes noirs à jupe ample et à ceinture basse sont de plus en plus à la mode. On les porte généralement décolletés, de manière à laisser bien apprécier le contraste des épaules adorablement blanches et du costume foncé. Enfin, cachez vos cheveux sous un madras rouge.



SUR LES ROBES BLANCHES

Vous n'ignorez pas, mes chères lectrices, que le grand chic est, cet été, de porter des petits manteaux de velours noir sur les robes de lingerie? Cependant, nous avons pu voir durant les jours caniculaires que nous venons de traverser, à quel point le velours est chaud! Je vous engage donc à le remplacer par du taffetas de couleur. On fait en ce tissu, et dans les teintes les plus variées, d'adorables vêtements, sortes de mantes bonne femme, tenant aussi du mantelet Henri II. Vous serez charmantes ainsi vêtues, et ces teintes claires s'harmoniseront mieux avec le décor champêtre de vos villégiatures, que le velours noir. Le croquis que je vous donne et qui fait un peu casquin est une des plus nouvelles qui soit.



Les chameaux ne la porteront pas en paradis! Suffit mon colonel.

— En attendant, file-moi sur l'arrière, à l'ambulance, sous les palmiers. Les chirurgiens y sont avec les vivandières. Va te faire panser, mon brave.

A peine arrivé, Labarrat passa aux mains d'un petit carabin, vif comme la poudre, qui, en deux coups de bistouri, v'lan et v'lan! fit sauter la maudite balle.

Le caporal courut après en l'appelant des noms pittoresques et, l'ayant rattrapé, il la mordit à belles dents... Puis, avant que le chirurgien pût appliquer un pansement sur ce bras, velu et dur comme un bras d'hercule forain, l'amande de plomb, un peu taillée par la morsure, alla se loger dans la poche du blessé, entre la pipe et le jeu de cartes.

Le caporal, pansé, regaillardit d'un coup d'eau-de-vie, voulait retourner au combat. On s'y opposa formellement.

— Tu reposes ou gare la fièvre! — C'est bon, major, riposta Labarrat. Mais à la première occasion je la glisserai dans mon lingot et je renverrai la personne en question à ses anciens propriétaires. Suffit!

L'armée française dut évacuer l'Égypte sans que Labarrat, nommé sergent, eût réalisé son rêve. A Lyon, après le rapatriement Bonaparte, premier commandant, passa en revue les Égyptiens survivants. Labarrat, depuis longtemps guéri, avait oublié sa blessure. Il n'en était pas de même de la balle. Chaque soir, avant de se jeter sur son plumard, il retirait de sa poche, la mordait, l'insultait en provençal, en français, en allemand, en italien et en arabe — ces trois dernières langues apprises au bruit du canon! — et la remettait en place en l'accompagnant d'un dernier outrage: "Salope!"

Quand le petit cheval blanc du consul arriva devant le voltigeur de la 61me, Labarrat bredouilla entre ses dents: — Et dire que mon bonheur dépend de ce gringalet! Ah! s'il voulait encore déclarer la guerre aux Angliches... un peu pour voir...

— Ton nom? cria Bonaparte. — Labarrat; Juste — Pamphile — Timoléon, d'Antibes, s'il vous plaît, mon général. Douze ans de services.

— Tu n'as pas l'air content à ce que je vois. As-tu quelque réclamation à présenter? — Le pain est bon, mon général, le vin... motus! mais on nous aligne le prêt régulièrement. A part une balle d'Afrique, à renvoyer à qui de droit, je ne réclame rien... Si ce n'est de retourner en Égypte.

— Vous voyez bien, Berthier, dit à voix basse le consul à son chef d'état-major, nous ne pouvons laisser l'Égypte à l'Angleterre. L'armée ne demande qu'à y retourner.

Labarrat, doué d'une ouïe phénoménale, entendit et se hâta de répondre: — Oui, mon général, rapport à la balle!

Bonaparte se tourna de nouveau vers Berthier: — Marquez ce sergent pour un fusil d'honneur. Il a été blessé, sans doute, et ne sait pas s'expliquer son affaire.

Le 61me désigné pour tenir garnison à Paris, reçut, dès son arrivée, ses fusils d'argent, comme disaient les soldats. Labarrat embrassa le sien comme s'il eût

mon-Prêt ou Mélanie Canne-pêche. Il lissa ses moustaches, cligna de l'œil, remit l'arme dans son fourreau de toile en murmurant: — C'est toi qui porteras mon message à l'Anglais, mon fils!

Vint à pas de géant l'Empire. Labarrat passa aux tirailleurs de la garde. L'annonce de la descente en Angleterre provoqua en lui des transports d'enthousiasme. Enfin, on allait leur y causer deux mots! Le sous-officier se procura une carte de la Grande-Bretagne et, le soir même au camp de Boulogne, après la soupe, il montra aux camarades la marche de l'expédition.

— Nous débarquons à Douvres, une supposition... La garde se forme en colonnes de route, les tirailleurs en avant. Là, dans ce village que tu vois, nous nous déployons par compagnies devant l'infanterie anglaise... L'Empereur a permis aux gradés d'emporter les fusils d'argent. Le mien est déjà chargé, et tu sais ce que j'ai fourré dans le canon...

La porte de la baraque s'ouvrit. Le sergent-major de semaine entra, jeta en l'air son bonnet de police, risqua un ou deux entrechats de barrière. Bientôt on l'entendit hurler: — Rassemblement! Lever à cinq heures, rapport une heure après... On laisse l'Anglais tranquille, vu que l'Ancien a changé d'idée. Toute la garde file en poste sur le Rhin. Point de direction: VIENNE! La ligne se débrouillera comme elle pourra... Vive l'Empereur!

Labarrat fit en héros les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Il eut la croix après Eylau; mais sa demande d'aller combattre les anglais en Espagne fut rejetée... Comment leur renvoyer cette balle? Un instant, on crut que le régiment suivrait Napoléon à Madrid. Le contre-ordre arriva bientôt. Pour la seconde fois, la Grande Armée entra dans Vienne.

— Si j'étais que de toi, vieux, lui dit son camarade et compatriote Mistoulet, je renverrais la balle aux Autrichiens.

— Jamais de la vie! Il me faut des habits rouges, et non des habits blancs. Mais je commence à avoir les guêtres pleines de tout ça, et j'en toucherais deux mots au patron, à la prochaine revue.

Labarrat comptait sur Napoléon. La paix signée, la garde entra en France et n'en bougea plus que pour passer le Niémen, le 25 juin 1812... A Moscou, avant le départ, les tirailleurs furent inspectés par l'Empereur. La pavé de Labarrat était à bout. Il sortit des rangs.

— Que veut ce grognard? — Peu de chose, sire. Vous avez le bras long. Déclarez la guerre aux Anglais (on lutait contre eux depuis neuf ans!) Ça me fera plaisir.

— Tu leur en veux donc bien à ces pauvres Anglais? — Si je leur en veux! Regardez le pruneau que j'en ai reçu! Je ne veux pas crever sans le rendre!

Napoléon prit le morceau de plomb, le souleva un instant. Il finit par tirer l'oreille au sergent, ravi d'un tel honneur, et dit: — Je garde la balle. C'est moi qui j'en serai responsable.

qui me charge de la leur renvoyer.

Et pendant que le maître s'occupait de petits pas, continuant son inspection, souriant à ses

tant les uns et les autres, Labarrat jetait ces mots au vent: — Me voilà en règle! Avec LUI, ça pétera sec.

Le soir, au Kremlin, dans ce même salon où il étudiait ses cartes et venait de signer le décret organisant la Comédie-Française, l'empereur fit appeler le comte Daru, intendant général de l'armée.

— Daru, dit d'un ton bienveillant Napoléon, vous avez quelques fois donné de l'appui de Angleterre donné aux Russes, détrompez-vous... Tenez, voici une balle fondue à Londres et qu'on vient d'extraire du corps d'un de mes tirailleurs... Qu'en pensez-vous, homme obstiné?

TANCRETE MARTEL.

La dernière sabretache

En 1872, nous étions vingt-deux élèves de philosophie au lycée de Fourvières, et, chaque semaine, nous attendions avec impatience deux jours: le dimanche et le jeudi.

Le dimanche, parce qu'on sortait, en général. Le jeudi, c'était le jour où nous assistions à la conférence de géographie, et, pour arriver à cette classe il fallait traverser la cour d'entrée. Et nous la traversons le jeudi matin à dix heures.

Or, à cette époque, le 11e régiment de hussards était en garnison à Fourvières. On commençait à se reconnaître, après les désastres de la guerre, comme on se tâte après un chute. On avait trouvé à nos défaites une multitude de causes, et l'on cherchait les remèdes. On avait observé que nos officiers ne savaient pas l'allemand et que nos uniformes portaient beaucoup trop d'ornements superflus. On s'inquiétait beaucoup de ces deux vices.

Il fallait entendre, dans les salons, les officiers, de francs-tireurs qui avaient suivi la campagne, et racontaient ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient vu. Les légendes naissaient, croissaient, grossissaient. C'étaient des groupes d'officiers dorés, moissonnés à huit kilomètres par une batterie prussienne. Des états-majors allemands servaient complaisamment d'interprètes à des ambassadeurs français qui ne comprenaient pas certains patois de leur propre pays. Que sais-je!

Bref, le ministère se chargeait de la réforme des tenues. Nos officiers, eux, avaient fait preuve de modestie et de bon vouloir. Ils désiraient apprendre l'allemand. Le 11e hussards était carrément, colonel en tête, retourné sur les banes du collège. Le vieux maître chargé de nous initier aux douceurs de l'idiotisme germanique, passait dans l'insomnie sa nuit de mercredi au jeudi, à la seule idée de voir sa timidité native aux prises avec les trente gaillards galonnés, bottés et éperonnés qui viendraient s'asseoir, avec un grand bruit de sabres sous sa férule offensive. Et voilà pourquoi nous attendions le jeudi. Notre froide cour d'honneur prenait ce jour-là, pendant une heure, — juste quand nous la traversons, — une animation guerrière qui réjouissait nos jeunes cœurs de Français, toujours un peu chauvins. Les officiers arrivant en petite tenue, la culotte dans les bottes, faisant siffler leurs cravaches, causant et riant avec leur

lait dans le grand préau de l'abbaye devenu lycée, un fourmillement de dolmans bleus. Sur ces dolmans bleus tranchait une pelisse verte à tresses jaunes, anciennes couleurs du 11e avant qu'on uniformisât... les uniformes.

Nous passions au milieu de cette brave cohue, et nous ne manquions jamais de regarder le dolman vert.

Il était porté par un vieux capitaine, tout gris, à tête de Don Quichotte, aux yeux noirs sous de gros sourcils: belle figure de peïtre civilisé. Pour quoi ce lui-là portait-il la tenue d'autrefois? Longtemps ce point nous avait intrigués. Un jour, le fils du capitaine des douanes nous avait donné la clef de l'enigme. On autorisait encore les officiers à user leurs vieux uniformes; c'était bien simple.

Un jeudi, il devait y avoir revue. Les officiers ne manqueraient pas pour cela à leurs cours d'allemand. Ils vinrent en grande tenue. Nous vîmes alors le vieux capitaine, avec une culotte à bandes d'or, droit et fier sous son dolman vert à cinq rangs de boutons étoilant le riche tressage d'or sur lequel se détachait sa croix; coiffé du lakpack d'astrakan à flamme écarlate et portant une grande sabretache de cuir, bien astiquée, avec son aigle de laiton et lui battant les jambes. Ce fut un éblouissement qui nous donna le frisson. On ne le revit plus jamais, et l'approche du baccaulé aidant, on n'y pensa plus.

Or, je l'ai retrouvé par hasard, dans une maisonnette isolée un jour de chasse. J'entraî pour demander une hospitalité d'une heure, et j'aperçus au-dessus d'une cheminée une vieille sabretache, usée par les coups de pied du galop, à l'angle bossuée et trouée. Elle tombait, pendue à ses trois courroies d'ordonnance, entre deux sabres à dragonne ternie, et deux croix à ruban rouge passé. Quand le maître du logis arriva, je reconnus, sous le chapeau de paille, la vieille, tête grise. Dix minutes plus tard, nous étions amis, et il me disait: — Pourquoi j'ai donné ma démission pour une bêtise; pour ma sabretache. Un jour de revue, le général a vertement lancé mon colonel qui autorisait ces vains hochets. En effet, mon brave chef de corps, qui m'aimait, s'était abrité jusque-là derrière la tolérance pour les anciennes tenues et, me sachant son officier, n'avait pas contrarié ma manie. Comme vous pensez, j'ai reçu la semonce par ricochet. Je n'ai rien dit, mais je suis parti. C'était le signe distinctif de notre cavalerie légère que la sabretache. Le talpack était la coiffure des houzards, et le dolman vert, la couleur de mon régiment. En supprimant ces distinctions, on détruit l'émulation. On blesse les vieux qui ont gagné leurs grades sous ces insignes. On détruit ces familles qui étaient nos régiments, sous leurs couleurs diverses, et Dieu sait, pourtant, si la bonne camaraderie, la cohésion, la confiance mutuelle, sont de petits éléments du succès! Il puis que voulez-vous? J'aimais mon uniforme élégant, moi. Nous avons dans le métier assez de déboires, assez de côtes pas gais, pour qu'on nous passe quelques franfraluches. Que diable! J'avais une passion pour ma sabretache. Elle me chatouillait les jambes en marchant. Ça me rappelait quelque chose pour origine un portefeuille à mettre les ordres du général, qui peuvent être le salut d'une armée; des ordres qu'on avale avant de se faire percer par les baïonnettes ou hacher par les sabres. Depuis vingt ans, elle me battait les mollets. Ça m'aurait trop gêné de ne plus la sentir. Je suis parti.

— Pourtant, si... — Oh! Si on se battait de nouveau? Vous pensez bien que je partirais, n'est-ce pas? Seulement, j'espère aussi qu'on n'y regarderait pas et qu'on me laisserait cette vieille compagnie qui a été trouée à l'Alma de la même balle qui a traversé ma pauvre culotte.

Et il décrocha l'objet pour me le montrer. Il le lorna et le retourna, attendant, avec une ferme sur sa rude moustache, et finalement, l'ouvrit.

Alors, je vis quelque chose qui sortait de la petite pochette rouge.

— Qu'est-ce que cela, mon capitaine? — Ça, dit-il? Une boucle de cheveux à mantan; tenez, la balle a coupé le bout.

GEORGES PRICE.

Elle est Bien Bonne

Passons du tragique au riant, et du sentimentalisme russe à l'humour anglais.

— Nous sommes à l'école. Il fait très chaud et le temps est à l'orage. L'instituteur a fait ouvrir portes et fenêtres, et s'éponge le front. Il surveille d'un oeil sévère les élèves du septième banc, qui surveillent, eux, le corridor et la porte d'entrée. Et tout à coup un des élèves de ce septième banc lève la main, fait claquer ses doigts, et crie: — M'sieur! M'sieur!

— Silence! fait le professeur. Elève Smith, vous me conjuguez sur-le-champ le verbe J'embête - mon-bon-professeur-sans-motif-plausible! — Au bout de dix minutes, le jeune Smith a terminé son pensum et le tend au professeur qui lui demande: — Que voulez-vous dire tout à l'heure? Parlez maintenant.

— Oh! répond le jeune Smith, ce n'est plus la peine. Je voulais simplement vous dire qu'un individu venait d'entrer dans le corridor, et emportait votre parapluie neuf.

G. M.

En l'honneur du docteur Koberlé

Pour commémorer dignement le cinquantenaire de la première ovariotomie exécutée par le docteur Koberlé et pour perpétuer auprès des générations nouvelles le souvenir du grand chirurgien, un comité, composé de collègues, d'élèves, d'amis de tous pays, a entrepris de faire apposer sur les murs de l'hôpital civil de Strasbourg une plaque en bronze reproduisant les traits du maître. Le comité d'action qui s'est constitué à Strasbourg, est composé des docteurs Jules Bockel, J. Jaeger, Jules Klein et Reichardt. Les docteurs Pierre Bucher et Fernand Dollinger en sont les secrétaires. Dans le comité d'honneur, qui a un caractère international, dominent cependant les noms des anciens disciples du docteur Koberlé à la vieille Faculté de Médecine de Strasbourg. Mentionnons les professeurs J. Ehrmann, Herrenscheidt, Hartmann, Pozzi et Schwartz, de Paris; les professeurs Gross et Hergott, de Nancy; les professeurs Demons, de Bordeaux; E. Forgues, de Montpellier; Leriche, de Lyon; Jacobs, de Bruxelles; Jacques Reverdin, de Genève; Roux, de Lausanne; Schauta, de Vienne; Morisani, de Naples; sir A. R. Simpson, d'Edimbourg; Zweifel, de Vienne, etc.

Le docteur Eugène Koberlé est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-six ans. La première opération de laparotomie qu'il réussit, et qu'il fut le premier à réussir, date de 1862.

Le tricentenaire de Shakespeare

On célébrera, le 23 avril 1916, le tricentenaire de Shakespeare, qui est mort, comme on sait, en 1616; et déjà cette solennité provoque des querelles ou tout au moins des polémiques. C'est l'Académie britannique, qui a pris l'initiative de cette célébration; mais maintenant elle s'en désintéresse en tant que corporation et elle a passé la main au comité exécutif du tricentenaire de Shakespeare, dont le président est lord Plymouth.

La difficulté est celle-ci. Certains acteurs estiment que dans le Comité, leur profession n'est pas suffisamment représentée et que, comme Shakespeare était acteur, ce sont les acteurs qui devraient être en majorité au Comité et organiser les fêtes du tricentenaire.

C'est fort discutable. Shakespeare était acteur, c'est vrai, mais il était plutôt médiocre comme artiste dramatique, tandis que c'est à l'auteur dramatique, au poète, à son génie d'écrivain et de penseur, que vont l'admiration et la reconnaissance de l'humanité.

Que les acteurs soient représentés — et ils le sont — au sein du comité qui est chargé d'organiser la fête du tricentenaire, rien de mieux; mais il n'y a aucune raison pour qu'ils y aient la majorité.

Comme l'a dit spirituellement sir Herbert Tree, l'éminent acteur anglais, dans une lettre qu'il adresse au "Times" en rappelant une citation de Shakespeare: "Le monde entier est un théâtre, c'est vrai, mais le théâtre n'est pas le monde entier." On ne saurait mieux dire.

Les Juifs attaqués en Roumanie

La commission d'organisation du voyage officiel que la Ligue franco-italienne effectuera les 6, 7 et 8 septembre à Lyon, s'est réunie aujourd'hui au siège social de la Ligue, à Turin, et a arrêté définitivement le choix d'une médaille qui sera remise

à la ville. La médaille sera faite

Correspondance Spéciale de l'Abelle. Bucarest. — Des étudiants et des soldats ont attaqué à Botosani des Israélites qui voulaient se promener dans le parc de la ville. Les enfants, à l'aide de